

# 1

*Octobre 1939*

Dans l'East End<sup>1</sup>, il n'avait plus été question que de l'imminence de la guerre, et bien que Sally Turner eût du mal à se représenter au juste de quoi il s'agissait, elle en avait suffisamment entendu pour deviner qu'elle s'apprêtait à vivre les moments les plus terribles de son existence. À peine Chamberlain, le Premier ministre, avait-il confirmé les pires craintes de ses compatriotes en annonçant la déclaration de guerre de la Grande-Bretagne contre l'Allemagne, que l'adolescente avait constaté les premiers changements survenus dans les ruelles et les rues étroites de Bow : on avait expédié à la campagne la plupart des enfants. Cette fois, c'était au tour de Sally et de son petit frère de quitter la capitale. La jeune fille tremblait à la perspective d'en abandonner le décor, les sons et les odeurs, de laisser loin derrière elle le seul endroit qu'elle eût jamais fréquenté.

Elle déposa délicatement la carte d'anniversaire par-dessus leurs vêtements, avant de refermer la valise cabossée, autour de laquelle elle serra l'une des vieilles ceintures de son père. C'était lui qui avait envoyé la carte. Elle n'en avait jamais reçu d'autre : pas question de l'oublier. Harold Turner ayant déjà

---

1. Quartier de Londres essentiellement peuplé, à l'époque, de gens issus de milieux modestes. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

pris la mer lors de l'entrée en guerre du pays, Sally ignorait où il se trouvait. Il n'avait cependant pas oublié les seize ans de sa fille, qui les avait fêtés un mois plus tôt. Elle adorait son père. Sa mère à l'inverse, prénommée Florrie, avait laissé passer la date sans broncher.

— Où est maman?

Ernie se tenait assis sur le canapé-lit affaissé. Sa sœur et lui y dormaient tous les soirs, sauf quand Florrie recevait – ils descendaient alors passer la nuit chez Maisie Kemp.

— Je veux maman.

Elle n'était pas rentrée la veille au soir : les rues, les cafés et les clubs de l'East End grouillaient de militaires en goguette, or Florrie aimait s'amuser.

— Elle a dû partir au travail très tôt, répliqua calmement la jeune fille à son frère.

— Elle part jamais au travail très tôt, maugréa l'enfant.

Sally n'insista pas. Ernie n'avait que six ans.

— C'est la guerre, lui expliqua-t-elle. Tout le monde doit mettre la main à la pâte. Même maman.

Le garçonnet planta son regard brun clair dans celui de sa sœur :

— Mme Kemp, elle raconte que maman elle sait tirer son épingle du jeu, et que ça plairait pas à papa s'il était au courant. Ça veut dire quoi?

Mme Kemp ferait bien de tenir sa langue, pensa l'adolescente.

— Je n'en sais rien, répondit-elle. Et, maintenant, tiens-toi tranquille. Sinon, nous ne serons jamais à l'heure.

Ayant rejeté vers l'arrière ses boucles blondes, elle s'empara du soulier orthopédique, dont elle chaussa avec précaution le pied difforme de son frère. Elle en noua les lacets, puis attacha les lanières de cuir autour de la petite jambe torse et atrophiée.

Ernie, qui avait attrapé la polio juste avant de fêter ses deux ans, s'en était tiré avec un boitement et des muscles défaillants. Pour le reste, il était un enfant comme les autres, espiègle et jamais avare de questions.

— Il faut vraiment qu'on parte, Sally?

L'adolescente s'assura que l'étrier n'était pas trop serré, puis tapota le petit genou osseux, juste sous l'ourlet de la culotte courte.

— Le Premier ministre a dit que nous devons quitter Londres, parce que nous n'y sommes plus en sécurité. D'ailleurs, tous tes camarades s'en vont. Tu n'as quand même pas envie de rester sur le carreau ?

L'enfant haussa les épaules en grimaçant :

— Pourquoi elle vient pas avec nous, maman ?

— Parce qu'elle ne peut pas. Où as-tu mis la casquette de ton uniforme ?

Ernie l'extirpa de sa poche avant de l'enfoncer sur son crâne, puis d'enfiler son blazer.

— Il faudra que j'aïlle à l'école ? Billy Warner m'a dit qu'il y avait pas d'école à la campagne, seulement des vaches, des moutons et du caca partout.

Le petit garçon pouffa.

Sa sœur gloussa à son tour et l'étreignit brièvement.

— Nous verrons bien, d'accord ?

Elle lui prépara un casse-croûte avec le reste de pain et de graisse de rôti.

— Avale ça pendant que je finis de ranger. Ensuite, nous partirons.

Il fallut peu de temps à Sally pour ôter la couverture et les draps qui garnissaient encore le canapé, terminer la vaisselle et rassembler leurs affaires. Le logis consistait en deux pièces au dernier étage d'une habitation située dans une rangée de maisons en briques noires de suie dominées par les usines à gaz et la fabrique de confection Solomon, où l'adolescente travaillait depuis deux ans avec sa mère.

Florrie occupait la chambre. Dans le salon, où dormaient Ernie et sa sœur, il y avait également la cuisine – évier et réchaud à gaz, assortis de quelques placards. Pas de salle de bains. Pas d'eau ; on la puisait au bout de la rue, à une pompe. Les toilettes communes (cinq familles en tout les utilisaient) se trouvaient à l'extérieur de la maison. On prenait un bain une fois par semaine, dans un baquet métallique qu'on installait devant le radiateur à gaz.

Sally avait toujours vécu ici et, comme elle aidait Ernie à enfiler son imperméable, elle éprouva une pointe d'appréhension. Le périple que les deux enfants s'apprêtaient à entreprendre allait les mener loin de Londres, et la jeune fille, pourtant accoutumée à veiller sur son frère depuis sa maladie, jugeait bien lourd de devoir à présent s'occuper de lui sans le soutien d'un voisinage sur lequel elle avait toujours pu compter. Jamais elle n'avait quitté l'East End. De la campagne, elle ne connaissait que des images et, sur ces images, la campagne lui paraissait trop vide, trop solitaire pour qu'on pût s'y sentir à l'aise ou en sécurité.

Elle chassa résolument ses doutes pour couvrir d'un tissu la précieuse machine à coudre, qu'elle tapota une dernière fois avec affection. L'engin avait appartenu à sa grand-mère qui, en transmettant à l'adolescente son doigté de couturière, lui avait permis d'arrondir ensuite ses fins de semaine. Hélas, elle se trouvait fixée à une lourde table aux pieds en fer forgé, elle-même reliée à une pédale. Impossible de l'emporter. Sally espérait que la machine survivrait à la guerre – et qu'il ne prendrait pas à Florrie l'envie soudaine de la vendre.

La jeune fille soupira, coiffa son vieux chapeau de feutre, enfila son manteau mince, dont elle serra étroitement la ceinture autour de sa taille très fine. Enfin, elle s'empara de son sac à main, des masques à gaz et de la valise, avant de tendre sa canne à Ernie.

— Je m'en servirai pas, observa celui-ci d'un air bougon.

— Elle t'aide à conserver ton équilibre, rétorqua Sally, fatiguée par avance d'une discussion qu'ils avaient eue mille fois. Allons, dépêche-toi, il est l'heure de partir.

L'enfant arracha des mains de sa sœur la canne, qu'il glissa rageusement sous son bras.

— Et ça, il faut que je le garde?

Il désignait du doigt l'étiquette en carton qui pendait à l'une des boutonnières de son imperméable.

— J'ai l'air d'un colis, ajouta-t-il.

— Oui, je veux que tu la gardes. Au cas où tu te perdrais.

— Je vais pas me perdre, puisque je suis avec toi, s'obstina Ernie, porté par une impeccable logique infantine.

L'adolescente lui sourit :

— Garde-la, s'il te plaît. Sois gentil.

Sur quoi elle ferma derrière eux la porte à clé, glissant la clé sous le paillason avant d'aider son frère à descendre l'escalier étroit et raide qui plongeait jusque dans la pénombre de l'entrée.

— Ça y est? Vous partez?

Maisie Kemp venait de brosser à genoux le pas de la porte. Son large visage rougeaud s'auréolait de bigoudis dissimulés sous un foulard à fleurs. Elle se redressa en grognant et s'essuya les mains sur son tablier. Enfin, elle ôta d'entre ses lèvres le mégot qui ne les quittait pas.

— Viens m'embrasser, Ernie, et promets à ta tante Maisie que tu seras bien sage.

Le garçonnet gigota en voyant approcher de sa joue la bouche épaisse. Bientôt, il suffoquait contre la poitrine généreuse de Maisie.

Celle-ci finit par relever la tête pour s'adresser à Sally :

— Aucune nouvelle de Florrie, je suppose?

— Elle va nous rejoindre à la gare, répondit crânement l'adolescente, pourtant persuadée du contraire. Salut, Maisie, et bonne chance. Nous nous reverrons après la guerre.

Elle saisit d'une main la valise, de l'autre le bras de son frère. Maisie était bavarde; s'ils s'attardaient encore, ils n'arriveraient jamais à l'heure.

Ils suivaient à présent le trottoir craquelé, dévoré par les mauvaises herbes, mais comment hâter le pas lorsque toutes les femmes du quartier se montraient sur le seuil de leur logis pour leur faire leurs adieux? Quant aux marmots, ils se rassemblaient les uns après les autres autour de leur petit camarade. Tous ne quitteraient pas Londres. Sally et sa mère, en revanche, avaient tôt compris que, du fait de son handicap, Ernie courrait un danger plus grave encore que les autres lors des bombardements. Pour la même raison, il n'était pas question de le laisser partir seul. Florrie ayant catégoriquement refusé de s'en aller, Sally n'avait eu d'autre choix que d'abandonner son emploi à l'usine pour accompagner son frère.

Comme ils s'approchaient de l'école, ce dernier lâcha sa canne et la main de l'adolescente pour se précipiter vers la nuée d'élèves qui papotaient là-bas à qui mieux mieux – l'épaisse chaussure orthopédique et son étrier ajoutaient de la raideur à son boitement.

Sally, pour sa part, se joignit au groupe de femmes éplorées debout à l'arrêt d'autobus, sans cesser de guetter Ernie du coin de l'œil : lorsqu'il s'échauffait trop, ses muscles se contractaient. À deux doigts d'entamer leur long périple, mieux valait lui éviter ce désagrément. Elle s'affola soudain. Avait-elle pensé à emporter les médicaments du garçonnet ? Elle plongea une main dans la poche de son manteau. Poussa un soupir de soulagement. Les deux petits flacons y dormaient tranquilles.

— J'aimerais tellement partir avec toi, sanglotait Ruby, sa meilleure amie. Mais il faut que je prenne soin du bébé, et je ne peux pas me permettre de quitter l'usine...

Sally lui frictionna gentiment l'avant-bras.

— Ne t'en fais pas. Je m'occuperai bien des garçons. Et puis, tu verras, nous reviendrons très vite.

Ruby se moucha, observa les jumeaux de huit ans qui galopaient dans la cour de récréation.

— Ils vont drôlement me manquer, murmura-t-elle en serrant son bébé contre son buste étroit. Sans eux, la maison ne sera plus la même. Surtout que mon homme est déjà parti à la guerre.

Sally ne savait que trop combien il était difficile de se débrouiller sans époux ni père, et voilà que son amie se voyait contrainte, par-dessus le marché, de se séparer de ses enfants. L'arrivée de trois autobus lui épargna de devoir lui débiter quelques paroles vaines. À peine les véhicules se furent-ils immobilisés qu'une femme bien en chair, affublée de croquenots à lacets et d'un tailleur en tweed, descendit de l'engin de tête. Elle balaya la petite assemblée du regard et frappa dans ses mains avant de prendre la parole :

— Mesdames, décréta-t-elle avec hauteur, veuillez dire au revoir à vos enfants. Assurez-vous qu'ils n'oublient ni leur masque à gaz ni leur plaque d'identité, et que les

étiquettes marron se trouvent convenablement attachées à leurs vêtements.

Elle considéra d'un œil sévère les visages défaits et baignés de larmes.

— J'espère que vous êtes parvenues à ranger dans leur valise tout ce que nous vous avons indiqué sur la liste. Car nous ne saurions exiger l'impossible des familles d'accueil qui s'apprêtent à recevoir vos bambins.

Tu parles, songea Sally. Une liste interminable. La plupart des mères ici présentes n'avaient pas même réuni la moitié de ce que le gouvernement estimait nécessaire au bien-être des enfants. Qui, à Bow, possédait les moyens de leur offrir une paire de souliers de rechange, deux slips et deux tricots de corps, quand il était déjà si malaisé de les nourrir à leur faim?

Elle recula de quelques pas, cependant que les mamans embrassaient leurs rejetons, les étreignaient jusqu'à la dernière seconde. Quand les reverraient-elles? Personne n'en savait rien. Bientôt, les gamins les plus âgés se turent, submergés par la peur et le désarroi, tandis que les plus jeunes se mettaient à pleurer.

Ravalant ses propres larmes, l'adolescente serra Ruby dans ses bras, piqua un baiser sur la joue du bébé, puis ordonna aux jumeaux de prendre chacun Ernie par la main. Nombreuses étaient les mères à lui couler des regards d'envie.

— Les enfants! lança la grosse femme. Alignez-vous en rang, afin que je vérifie vos étiquettes.

Elle lorgna l'étrier d'Ernie.

— Toi, tu dois être Ernest Turner, murmura-t-elle en consultant la liste fixée à son écritoire à pince.

Elle posa un œil dédaigneux sur Sally.

— Êtes-vous sa mère?

L'adolescente, qui n'appréciait guère l'arrogance de l'inconnue, lui rendit son regard méprisant.

— Non, sa sœur, décréta-t-elle avec fermeté. Et nous voyageons ensemble. Je m'occupe aussi de ces deux-là, ajouta-t-elle en désignant les jumeaux, qui chahutaient un peu plus loin.

— Voilà une situation pour le moins singulière.

La grosse femme émit un petit son réprobateur, prit le nom des deux garçonnets, cocha des cases sur sa liste.

— Installez-vous au fond du premier autobus. Et dépêchez-vous. Il n'est pas question d'être en retard.

Sally se fit l'effet d'une gamine de cinq ans que son institutrice venait de gronder. Les joues brûlantes, elle aida Ernie et les jumeaux à grimper à bord du véhicule, ferrailla, dans l'étroite allée centrale, avec la valise, la canne de son frère, son sac à main et les étuis contenant leurs masques à gaz. Comme elle installait les fils de Ruby non loin d'une fenêtre, elle observa par la vitre les adieux déchirants qu'adressaient les mères à leurs enfants. L'autobus se remplissait. Les passagers les plus jeunes pleurnichaient en cramponnant des paquets emballés dans du papier kraft, des boîtes en carton... Les aînés affichaient des mines plus réfléchies, adressant à travers les carreaux des regards mélancoliques à leurs mamans.

Florrie, pour sa part, ne se montrait toujours pas. Si elle n'avait tenu à veiller sur son frère, Sally aurait quitté l'autobus sur-le-champ pour se diriger vers l'usine dont, au moins, l'univers lui était familier. Mais Ernie avait besoin d'elle.

La grosse femme finit par se hisser à son tour dans le véhicule, et ordonna au chauffeur de démarrer. Les autobus s'ébranlèrent, s'éloignant lentement de l'école. Les mères marchaient à côté, plaquant une main sur les vitres contre lesquelles leurs enfants collaient en échange leurs visages ruisselants de larmes – elles leur faisaient leurs dernières recommandations, leur prodiguaient d'ultimes manifestations de tendresse.

Sally éprouva du soulagement lorsque les véhicules prirent enfin de la vitesse. Elle se sentait tout près de pleurer à son tour parmi les sanglots des bambins.

L'autobus cheminait en grinçant. L'adolescente occupa Ernie et les jumeaux en leur montrant, dans les rues, les sacs de sable empilés devant les bâtiments officiels, l'entrée des abris antiaériens, le ruban adhésif blanc qui barrait les fenêtres, les batteries dressées le long du fleuve. Sur des pancartes fixées au-dessus de l'entrée de certaines boutiques, des



commerçants affirmaient leur soutien au Premier ministre, exhortant aussi leur clientèle à participer à l'effort de guerre. Devant les bureaux de recrutement s'étiraient de longues files; les hommes attendaient patiemment leur tour. On avait retourné les pelouses des parcs pour y creuser des abris supplémentaires et, partout ailleurs, dans leurs enceintes, on cultivait des légumes. Les enfants sourirent en voyant des hommes barbouiller les plaques de rue dans l'intention de déconcerter l'ennemi s'il entrait dans Londres: la ville constituait un véritable labyrinthe de rues et de ruelles.

L'accès à Victoria Station, la gare, était flanqué de sacs de sable entassés les uns sur les autres, et gardé par des soldats en armes. À peine les autobus se furent-ils immobilisés que la grosse femme reprit la parole :

— Mettez-vous en rang par deux et suivez-moi, tonna-t-elle. Tenez la main de celui ou celle qui se trouve à côté de vous et veillez à ne rien oublier dans le véhicule.

À sa descente, trois inconnues l'accueillirent, dans un accoutrement tout pareil au sien.

Sally et Ernie furent les derniers à sortir de l'autobus. L'adolescente serrait fermement la main de son frère, tandis que la longue file pénétrait en sinuant dans la pénombre de la gare. Les jumeaux n'étaient pas loin, Sally reconnaissait leurs voix, si fortes qu'elles dominaient celles des centaines d'enfants qui se déversaient d'autres autobus semblables à celui que la jeune fille venait d'emprunter avec les trois marmots.

On ne pouvait certes pas s'attarder à examiner le décor, mais Sally eut le temps de repérer le plafond en dôme, les quais innombrables et les gigantesques locomotives à vapeur. Le bruit était assourdissant, la cohue impressionnante. Des hommes en uniforme se hâtaient de droite et de gauche, des femmes pleuraient, des bébés hurlaient, des enfants plus âgés s'agitaient, tous également enveloppés de nuages de vapeur et de fumée. Et partout s'imposait aux narines l'odeur âcre et forte du charbon se consumant. Le frère et la sœur, qui n'avaient encore jamais pénétré dans une gare, la contemplaient avec stupeur. Et une pointe d'enthousiasme, s'avisa

brusquement Sally. Peut-être, après tout, les choses ne se passeraient-elles pas si mal...

On vérifia de nouveau leur identité, puis on les entraîna sur l'un des quais, où ils longèrent les grandes roues de métal avant que des porteurs les aident à se hisser à bord du train. Sally fit coulisser la porte du compartiment désert, rangea la valise et les masques à gaz dans le filet à bagages. Elle installa ensuite les trois petits garçons.

Une fois Ernie confortablement assis près de la vitre, sa sœur souleva la fenêtre à guillotine et se pencha au-dehors pour tenter de repérer leur mère parmi la foule qui se pressait sur le quai. Un coup d'œil lui suffirait à identifier la chevelure peroxydée de Florrie, sa vigoureuse silhouette, ses vêtements colorés... L'adolescente ne souhaitait rien tant que la voir soudain se frayer un chemin entre les valises et les paquets qui encombraient le quai.

— Elle va pas venir, hein?

Le petit visage blême de l'enfant trahissait sa déception. Le cœur de Sally se serra. Elle s'assit et prit la main de son frère.

— Non, mon poussin, répondit-elle doucement malgré le brouhaha. On a dû lui donner beaucoup de travail à l'usine, et elle a oublié l'heure.

— J'aimerais bien que tu sois ma maman, lui déclara Ernie avec solennité à travers ses larmes, avant d'enfourer sa tête contre son épaule.

Sally passa un bras autour de l'enfant, maudissant en silence l'insouciance de Florrie. Avec son père, les choses ne se seraient pas déroulées de la même façon. Tandis qu'elle consolait Ernie, l'adolescente craignit soudain de pleurer à son tour. Elle se raidit. Son père lui manquait terriblement. Elle se sentait aussi perdue, aussi effrayée qu'Ernie, mais, pour lui, elle devait se montrer forte.

Le train s'ébranla dans un grand cri de vapeur ; de la fumée bouillonna le long du quai. Bientôt, on quitta le demi-jour de la gare pour longer en cliquetant les maisons de brique rouge, les toits, les clochers, les ponts et les usines de Londres.

À mesure que la machine prenait son rythme de croisière, l'appréhension de Sally grandissait : la locomotive l'entraînait loin de chez elle et de tout ce qu'elle avait jamais connu.

Peggy Reilly se réjouissait que Bob et Charlie fussent à l'école, et que Jim, son époux, se trouvât à l'Odéon, dont il était le projectionniste : Ron, son beau-père, dont le chien s'obstinait à se fourrer dans ses jambes, lui suffisait amplement.

Les deux employés municipaux s'étaient présentés à la pension du Bord de Mer une heure plus tôt avec l'abri Anderson<sup>1</sup> – une affreuse plaque de tôle ondulée en arceau qu'ils installèrent au-dessus du trou d'un mètre vingt de profondeur qu'ils avaient préalablement creusé à l'extrémité du jardin.

— Nous avons peut-être déboursé huit livres pour ce machin-là, maugréa Ron, mais jamais tu ne m'y feras descendre. L'humidité va titiller mon éclat d'obus, et j'en ai déjà suffisamment bavé comme ça.

L'éclat d'obus revenait à intervalles réguliers dans les conversations de Ron, au même titre que ses récits de combat. À l'entendre, Ronan Reilly avait remporté à lui seul la Première Guerre mondiale.

— Vous serez bien content d'avoir un endroit où vous réfugier le jour où les bombes commenceront à pleuvoir, rétorqua Peggy en adressant au vieux bougre acariâtre un sourire chargé d'affection.

Ron aboyait plus fort qu'il ne mordait, et sa belle-fille était accoutumée à ses jérémiades.

Il grimaça et saisit le chien par son collier pour le contraindre à s'asseoir.

— Ils n'ont pas réussi à m'avoir pendant la Grande Guerre et, s'ils y parviennent pendant celle-ci, ils me trouveront dans mon lit. Je ne dormirai pas dans cet engin.

---

1. Ce type d'abri de fortune doit son nom au ministre de l'Intérieur alors en fonction. Il s'agissait d'une sorte de hutte en tôle ondulée qu'on enfouissait partiellement dans le sol avant de la dissimuler sous des plantations. Deux millions d'exemplaires ont été distribués durant le conflit.

Il noua une corde au collier de son chien, tâta les poches de son vaste manteau de braconnier, en extirpa une pipe qu'il coinça entre ses lèvres :

— Je vais faire un tour avec Harvey, annonça-t-il. Nous avons besoin tous les deux de calme et de silence. Nous serons de retour pour le dîner.

Peggy poussa un lourd soupir. Âgé de soixante-deux ans, Ron, qui était veuf, n'en faisait jamais qu'à sa tête ; il possédait des habitudes et des opinions bien arrêtées. Mais il ne manquait pas de qualités : c'était un conteur-né, un campagnard avisé, une fine gâchette qui aimait emmener ses petits-fils avec lui lorsqu'il allait parcourir les collines voisines, qu'il connaissait comme sa poche. Sa bru, néanmoins, aurait préféré qu'il n'hébergeât pas ses furets dans l'arrière-cuisine et qu'il ne laissât pas Harvey dormir sur son lit ; cela n'était pas propre.

— Ça y est, madame, c'est fini. Merci pour le thé.

Le contremaître arracha Peggy à ses pensées et lui tendit les tasses vides. Après l'avoir saluée d'une chiquenaude à leur casquette, les deux hommes filèrent. Il leur restait huit abris à installer avant la tombée de la nuit.

Peggy guigna l'abri Anderson d'un œil suspicieux. Dans le fond, elle partageait l'avis de Ron : l'endroit n'avait rien d'accueillant et elle pria pour qu'ils ne se voient jamais contraints d'y passer la nuit. Elle fit quelques pas hésitants dans sa direction. Les employés municipaux avaient muni la bicoque d'une porte en bois mal dégauchi, avant de garnir son toit de touffes d'herbe. Pour un peu, on aurait cru une taupinière gigantesque et vaguement menaçante.

Peggy s'approcha encore, descendit avec précaution les marches boueuses menant à la porte de l'abri. Elle se retrouva les deux pieds dans une flaque ; déjà, le toit de tôle et la paroi du fond étaient humides et froids au toucher. Tandis qu'elle tentait d'imaginer ce qu'elle éprouverait à passer ici de longues heures pendant une attaque aérienne, la porte claqua derrière elle, plongeant la jeune femme dans une obscurité suffocante aux relents de terre. Elle eut la sensation qu'on venait de l'enterrer vivante.

Affolée, elle tâtonna dans la pénombre pour quitter l'ancre. À peine en fut-elle sortie qu'elle aspira de larges goulées d'air salé. Si elle tenait à convaincre son entourage de venir s'enfermer dans ce trou à rats, il faudrait qu'elle demande à Jim de le rendre plus hospitalier. En vingt-trois ans de mariage, elle n'avait pourtant jamais obtenu de ce gredin qu'il daignât mettre la main à la pâte dans la maison, trop occupé qu'il était à ses diverses combines. Son épouse le soupçonnait de se réjouir à la perspective d'un conflit lors duquel il aurait tout loisir de multiplier ses petits trafics.

Peggy se hâta de penser à autre chose. Après tout, elle savait depuis longtemps qu'il n'était qu'un voyou ; elle avait appris à fermer les yeux. Tant que ses activités n'affectaient ni son mariage ni sa famille, elle se résignait à le voir s'obstiner dans cette voie, car elle aimait toujours ce beau garçon à l'œil sombre qui, d'un sourire, savait ressusciter ses quinze ans.

Il faudrait, songea-t-elle, cimenter les marches et le sol de l'abri ; fixer un banc à l'une de ses parois afin qu'on pût au moins s'asseoir, ainsi qu'un crochet au plafond où l'on suspendrait une lampe. Peggy pourrait encore y installer son vieux radiateur à huile, qui viendrait à bout de l'humidité ambiante et du froid. Elle préparerait des couvertures et des oreillers que tous emporteraient avec eux au moment de l'alerte. Cela dit, on n'avait pas fini de se bousculer car, outre la famille Reilly, qui comptait sept membres, deux locataires vivaient à la pension où, dans quelques heures, un réfugié prendrait également ses quartiers.

Peggy consulta sa montre. Il lui restait beaucoup à faire avant de se rendre à la gare. Elle traversa le potager de Ron pour atteindre les toilettes extérieures, la réserve à charbon et l'appentis délabré, puis elle poussa jusqu'à la porte à deux battants menant au trois pièces en sous-sol que son beau-père partageait avec Bob et Charlie, respectivement âgés de douze et huit ans.

La jeune femme jeta, en passant, un bref coup d'œil dans les chambres. En désordre, comme à l'accoutumée. Quant aux furets, ils n'étaient plus dans leur cage. Ron avait dû les fourrer dans la poche de son grand manteau avant de décamper.

Peggy fit les lits en hâte, récura l'évier de pierre dans l'arrière-cuisine, puis regagna la cuisine, située au rez-de-chaussée.

La pension du Bord de Mer appartenait à sa famille depuis trois générations. Lorsque, une fois en retraite, ses parents s'étaient installés dans un bungalow à Margate, Jim et Peggy avaient repris les rênes de l'établissement, situé à Cliffhaven. La jeune femme l'avait géré de main de maître, jusqu'à ce que les mauvaises nouvelles arrivent d'Europe. C'en était désormais fini des touristes désireux de se ressourcer sur le littoral.

On tirait à présent le diable par la queue ; seules deux chambres sur cinq se trouvaient actuellement occupées. L'aviateur polonais dont Peggy ne parvenait pas à prononcer le nom occupait la première, tandis que dans la seconde vivait Mme Finch, une adorable petite bonne femme. Au réfugié qui s'apprêtait à débarquer de Londres, elle donnerait la plus modeste des trois chambres aménagées au sommet de la bâtisse – les deux filles de Peggy logeaient dans la deuxième.

La pension occupait une imposante demeure victorienne juchée sur une colline, à trois rues de l'esplanade. Les nombreuses maisons semblables qui la cernaient empêchaient à peu près qu'on distinguât la mer depuis ses fenêtres – il fallait, pour l'entrapercevoir seulement, se planter devant l'une des plus hautes, située à main droite. La bâtisse comptait quatre niveaux. On avait divisé les grandes pièces des deux étages afin d'y aménager cinq chambres réservées à la clientèle, ainsi qu'une salle de bains. Le rez-de-chaussée abritait la chambre de Peggy, la cuisine et la salle à manger. L'entrée carrée donnait, *via* une porte vitrée, sur une volée de marches en pierre qui, surplombant la fenêtre du sous-sol, menait sur le trottoir.

Peggy s'affairait à la cuisine. Elle épluchait des carottes et des pommes de terre, éminçait des oignons ; il y aurait du pot-au-feu au dîner. Personne ici n'était encore soumis aux restrictions, mais la maîtresse de maison s'était déjà inscrite chez l'épicier et le boucher, tandis que les cartes de rationnement reposaient sur le manteau de la cheminée. Peggy adorait sa cuisine, dans laquelle elle passait le plus clair de

son temps. La fenêtre s'ouvrait sur le jardin puis, au-delà, sur l'arrière des demeures proches, et si le linoléum était usé, il conservait de jolies couleurs vives, assorties à la toile cirée disposée sur la table. Au mur se trouvait accrochée une photographie du roi et de la reine, sur les étagères était la vaisselle, tandis qu'au-dessus du fourneau l'on avait suspendu les casseroles et les poêles. Le poste de radio trônait fièrement sur la commode où Peggy rangeait ses plus belles nappes. La bouilloire emplie d'eau ne quittait pas la plaque chauffante : il n'y avait pas d'heure pour une tasse de thé.

— J'ai faim, se plaignit Ernie en regardant d'un œil jaloux les jumeaux dévorer les casse-croûte que Ruby leur avait confiés en pleurant au moment du départ.

Sally était affamée elle aussi, mais il ne restait rien dans le garde-manger à l'heure de quitter la maison familiale, après quoi l'adolescente n'avait eu ni le temps ni l'argent nécessaire pour acheter quelque chose.

— Je suis désolée, mon poussin, mais tu vas devoir patienter jusqu'à notre arrivée.

— Mais j'ai faim, répéta l'enfant dans un murmure.

— Je sais, soupira sa sœur, que la culpabilité rongerait.

Il était si petit, si malingre, et puis il plaçait en elle tant de confiance. Elle lui avait fait faux bond. Elle se rappela soudain le caramel au fond de sa poche. On le lui avait offert la veille, à l'usine, où l'une de ses collègues en avait apporté un plein sachet.

— Suce-le doucement, conseilla-t-elle à Ernie en lui tendant la friandise après avoir ôté le papier d'emballage. Il durera plus longtemps si tu ne le mâches pas.

Apaisé et heureux, le petit garçon savoura le bonbon les yeux fermés.

Sally, elle, croisa les mains sur ses cuisses et tourna le regard vers la fenêtre. Ils voyageaient depuis au moins une heure. Au décor londonien avaient succédé des champs à perte de vue, des fermes et d'étroits chemins sous un ciel immense.

Comme le train franchissait un pont dans un grand fracas de métal, l'adolescente observa les eaux tumultueuses du

fleuve avant de contempler, ébahie, les collines volumineuses penchées sur de minuscules villages nichés à leur pied. Jamais Sally n'avait éprouvé pareille sensation de vide. Comment ces gens parvenaient-ils à survivre sans voisins, sans boutiques? À quoi pouvaient-ils bien occuper leurs journées? De quoi vivaient-ils?

La porte de leur compartiment s'ouvrit. La grosse femme de l'autobus apparut.

— Nous allons arriver dans dix minutes, annonça-t-elle. N'oubliez rien dans le train. Y compris vos détritiques, ajouta-t-elle en considérant d'un œil courroucé les papiers gras sur le sol, dans lesquels se trouvaient enveloppés les sandwiches.

Son regard perçant se posa sur Sally.

— Vous êtes responsable de ces enfants, lui assena-t-elle. Arrangez-vous pour qu'ils se tiennent prêts à descendre dès l'arrêt du train.

Sur quoi elle referma brusquement la porte pour se diriger vers le compartiment suivant.

— Je l'aime pas, grommela Ernie. J'espère qu'elle va pas rester avec nous.

— Je suppose qu'elle va retourner à Londres, le réconforta sa sœur en s'emparant des paquets dans le filet à bagages.

Après s'être assurée que chaque garçonnet avait récupéré les colis qui lui appartenaient, puis avoir fourré les déchets dans un sac en papier qu'elle glissa dans la poche de son manteau, elle enfila celui-ci et coiffa son chapeau.

Elle batailla quelques instants avec le blazer d'Ernie, son imperméable et sa casquette, avant de lui saisir le menton entre le pouce et l'index pour le débarbouiller à l'aide d'un mouchoir, puis lui redonner un rapide coup de peigne. Elle jeta ensuite un coup d'œil à son propre reflet dans la glace : elle avait les traits tirés. Son chapeau de feutre et son manteau trop mince paraissaient aussi fatigués. Elle se rassit, posa son sac à main sur ses genoux. Elle se demanda où diable on allait les emmener, et quel genre d'individus son frère et elle allaient bientôt côtoyer.

Le train ralentit. Enfin, il atteignit le quai. Sally et les marabouts collèrent leur nez à la fenêtre. Quel était cet endroit?